

**JEAN
MATTERN**



SIMON WEBER

roman

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

Extrait de la publication

SIMON WEBER

DU MÊME AUTEUR

LES BAINS DE KIRALY

Sabine Wespieser éditeur, 2008

DE LAIT ET DE MIEL

Sabine Wespieser éditeur, 2010

JEAN MATTERN

SIMON WEBER

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2012

© Sabine Wespieser éditeur, 2012

Extrait de la publication

À Avner,
et à Michaël

*L'amour est un acte sans importance,
puisqu'on peut le faire indéfiniment.*

ALFRED JARRY
Le Surmâle

*Se marier, fonder une famille, accepter tous
les enfants qui naissent, les faire vivre dans
ce monde incertain et même, si possible, les
guider un peu, c'est là, j'en suis persuadé,
l'extrême degré de ce qu'un homme peut
atteindre.*

FRANZ KAFKA
Lettre au père

I

IL ME RESTE À ACQUÉRIR le sens de l'humour. La métamorphose sera complète : après ces quelques mois loin de Paris, je serai devenu un autre. Les médecins se contenteraient de moins, j'en suis sûr. Que je reste en vie, pour commencer. Pour ce qui est de raconter des histoires drôles, ce n'est pas de leur ressort. Même si certains d'entre eux ne sont pas à court d'histoires potaches, l'humour ne fait pas partie des objectifs thérapeutiques. Devenir un autre homme non plus. Leur but se résume au mot *négatif* sur la feuille des résultats d'analyses et à l'absence de toute anomalie sur les images radio de mon cerveau. Leur responsabilité s'arrêtera là, tout autant que leurs compétences. Au-delà...

Le moment n'est plus tellement loin maintenant. Je saurai au premier regard, dès que le médecin entrera dans la pièce. Un sourire aux lèvres ou le regard grave ? Imaginer cet instant ne sert à rien. J'aurai à écouter le

verdict, rien d'autre. Le mot *guérison* ne sera pas prononcé, quoi qu'il arrive. Au mieux, si nulle trace de cette tumeur ne subsiste dans mon cerveau ni ailleurs, on emploiera le mot *rémission*, et je me verrai accorder une prolongation. Au pire, tout le bonheur des derniers mois butera contre l'annonce d'une récurrence et la menace se fera plus pressante.

Quoi qu'il arrive, j'aurai eu raison de venir ici, contre l'avis de tous. Celui de mon père d'abord, effrayé au-delà des mots à l'idée de laisser partir son fils unique, six semaines après la fin d'une chimiothérapie, à quatre heures d'avion dans un pays où personne ne l'attendait. Où je n'avais aucune raison de vouloir passer le temps qui me resterait à vivre. Les médecins partageaient son point de vue, mon obstination ressemblait à de l'ingratitude. Tous savaient que je connaissais les risques. J'étais étudiant en médecine, après tout. Je comprenais mieux qu'un malade ordinaire. Ils avaient raison : j'étais en mesure de peser scientifiquement le pour et le contre, mais aussi de voir que la balance penchait si clairement d'un côté qu'il me restait un seul argument à avancer. Pourquoi ne pas me laisser vivre à ma guise ces semaines qui seraient peut-être les dernières de ma vie ? J'avais vingt ans et rien à perdre.

Tout le monde me trouve ingrat. Mon père fait l'unanimité dans le rôle du père modèle. Combien de veufs consacrent ainsi leur existence à leur fils unique, dans le seul but de faire oublier l'absence de la mère ? Il a presque réussi. J'avais onze ans quand elle est morte, mais à peu près tous mes souvenirs ont été effacés par un cordon ombilical d'un nouveau genre, paternel. Un remplaçant d'un dévouement sans faille, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sa vie était subordonnée à la mienne. Ni plan de carrière ni vie sentimentale, il n'en avait simplement pas le temps, tout tendu qu'il était vers un seul objectif : organiser mon bien-être matériel, scolaire et surtout culturel. Il est sans doute injuste de ne pas ajouter *affectif* à cette liste, mais, pour mon père, l'amour paternel signifiait déménager pour habiter près des bonnes écoles, embaucher une femme de ménage sachant faire la cuisine, et m'offrir des sorties au musée, au théâtre et à l'opéra aussi souvent que possible. Sans parler du reste, de sa patience illimitée et de son énergie inépuisable pour m'expliquer un problème de physique, me tenir compagnie dans les couloirs du Conservatoire, ou, plus récemment, dans les salles d'attente des médecins. Un père parfait.

À notre arrivée à Paris, nous nous étions installés dans un petit appartement sur la montagne

Sainte-Geneviève afin que je puisse m’inscrire dans les meilleurs lycées, le moment venu. Un trois-pièces, ou plutôt deux pièces et demie, car le petit bureau où mon père travaillait mais dormait aussi, sur une étroite banquette, pouvait difficilement compter pour une chambre à part entière. Je ne sais pas à quel âge je me suis rendu compte que mon père vivait dans une cellule monacale, alors que tout le reste de l’appartement était entièrement équipé pour mon confort. Les murs du couloir étaient tapissés de livres du sol au plafond, et cette immense bibliothèque, tout comme sa collection de CD, et celle, plus limitée, de DVD des grands classiques du cinéma, était destinée à me faciliter la rédaction de mes devoirs et exposés.

Nous vivions entre nous, et seule Duong apportait un peu de présence féminine pendant son heure de ménage et de cuisine par jour. Mon père savait reconnaître ses limites, et ses talents culinaires n’étant pas très développés, il préféra déléguer cette tâche. La jeune femme vietnamienne recrutée par l’intermédiaire du CROUS avait besoin de financer ses études, pour mon plus grand bonheur. Ce sont des *bo-bun*, nems aux légumes et poulets à la citronnelle qui ont rassasié mes faims d’adolescent. Quand, par malheur, Duong n’avait pas préparé assez de ses petits plats en

prévision du week-end, mon père préférait m’emmener au restaurant plutôt que de m’imposer ses pâtes mal cuites.

Mais, si la cuisine n’était pas son fort, il était imbattable pour me donner d’autres nourritures : il ne laissait passer aucune grande exposition au Louvre ou au Grand Palais, nous fréquentions assidûment les concerts du Théâtre des Champs-Élysées ou de la Salle Pleyel, et dès l’âge de douze ans je connaissais les différents auditoriums de Radio France comme ma poche. En général, il m’annonçait le programme culturel du week-end le vendredi après-midi, à la sortie des cours. Il ne m’est jamais venu à l’idée de protester. J’avais beau être le seul garçon de douze ans au milieu d’une salle à moitié assoupie devant les longueurs du *Chant de la Terre*, ou sursautant aux coups de cymbales d’une des symphonies de Chostakovitch, ces sorties à deux me convenaient parfaitement.

Un changement se produisit quand je rencontrai Clarice. Mon père avait estimé qu’une activité sportive était indispensable pour mon équilibre et m’avait proposé le club de natation de la piscine Jean Taris.

« Tu es le seul du groupe à ne pas faire la tronche. Tu aimes vraiment ça ou ce sont aussi tes parents qui

ont décrété que c'était bon pour toi ? » fut la première question qu'elle m'adressa.

Il est vrai que les autres garçons inscrits, et plus encore les filles, tous entre dix et quatorze ans, se montraient rarement enthousiastes à l'idée d'enchaîner des longueurs dans le bassin, encore et encore, alors que je m'exerçais sans rechigner. « Mon père voulait que je fasse de la danse, ma mère de l'équitation. Du coup, j'ai atterri ici, logique. Les joies de la garde alternée, quoi », continua-t-elle.

« Ah. »

« Le pire, c'est que j'adore ça. Je te promets que si leur petite guéguerre entre divorcés débiles aboutit à m'inscrire dans un cours de yoga l'année prochaine, je mets le feu à la maison. Ou aux deux, plutôt. »

« Ah. »

« Tu es toujours aussi bavard ? »

Je ne l'étais pas, bavard, mais avec elle je le devins. Clarice ne s'était pas seulement inscrite dans le même club de sport, mais aussi dans le même collège que moi, suite à la séparation de ses parents. Très vite, l'on commença à se moquer de nos interminables tête-à-tête. Nous parlions sans cesse, partout et à voix basse, sans faire attention au monde autour de nous. Dans la cour ou dans les couloirs du collège,

jusque devant la porte des toilettes, en marchant dans la rue, toujours dans la même position. Elle à ma gauche, le buste droit mais la tête légèrement tournée vers moi, tout en avançant. En classe, les professeurs les plus indulgents finissaient par réagir devant cette incapacité à nous taire, en nous mettant chacun à une extrémité de la salle de cours. Même dans l'eau, entre deux longueurs, nous poursuivions cette conversation infinie. Comme si le temps nous était compté.

Le médecin s'appelle Benjamin Lévy. Nous parlons la même langue, car il est né en France. Il avait dix ans à son arrivée en Israël. Très brun, avec sa barbe de trois jours et ses yeux noirs, il passe pour un séfaraïte, mais il m'a détrompé très vite en m'expliquant que ses grands-parents maternels étaient polonais. Installés à Paris au début des années vingt. Quand il s'est assis à côté de moi pour me raconter tout cela en quelques mots, je me suis demandé s'il avait ce comportement de grand frère protecteur juste avec moi ou avec tous ses patients. Si c'était conforme à la déontologie de se montrer aussi chaleureux avec les malades. Mais son sourire me faisait du bien. C'est lui qui m'annoncera le verdict le moment venu.

À mon premier rendez-vous ici il y a quelques mois, je suis tombé sur lui. Il m'épargna les expressions de surprise ou de désapprobation auxquelles je m'étais préparé. Il resta concentré, prenant connaissance des radios et des bilans sanguins, et me posa seulement des questions sur ma santé. Aucun commentaire à propos de ma décision de venir vivre dans un pays étranger juste après un traitement où ma vie était en jeu. Je savais pourtant que cela devait lui paraître aussi fou qu'aux médecins français. Il me donna un autre rendez-vous trois mois plus tard, après quelques recommandations concernant mon alimentation et mon hygiène de vie, puis me dit : « Vous serez bien ici, vous verrez. »

II

CLARICE TRANSFORMA notre duo père-fils en trio. En quelques semaines elle avait pris ses habitudes dans notre petit appartement de l'impasse Royer-Collard. D'abord, elle venait pour des goûters après le collège. Puis elle commença à nous accompagner au concert le vendredi soir, avant de manifester son envie d'être également de l'excursion du samedi matin. Nous trouvions alors plus commode qu'elle reste dormir à la maison. Bientôt, cela se transforma en des week-ends complets, et Clarice passait le plus clair de son temps avec nous. En deux conversations téléphoniques rapides – l'une avec sa mère, l'autre avec son père – l'on nous fit comprendre que notre proposition de nous occuper de Clarice arrangeait tout le monde, et surtout ses parents divorcés, irrémédiablement en colère et visiblement décidés à passer le reste de leur vie à essayer de faire payer l'autre pour l'échec de leur union. Clarice affectait une désinvolture à l'égard de ses

parents qui me laissait perplexe. Elle ne cachait à personne à quel point elle les trouvait ridicules, à s'entre-déchirer ainsi avec une vigueur apparemment inépuisable. Si leur divorce s'était révélé inopérant pour les séparer, il avait en revanche réussi à éloigner Clarice plus sûrement d'eux que l'âge ne l'aurait jamais fait. Dans son regard d'adolescente désabusée, les deux auraient pu voir une portion égale de commisération pour chacun d'entre eux, si seulement ils avaient pris le temps de s'intéresser à elle au lieu de la transformer en otage de leur jeu. Mais Clarice n'aimait pas jouer, et notre arrangement lui permit de se soustraire à cette partie d'échecs perverse. Ainsi, peut-être offrait-elle à ses parents le répit dont ils avaient besoin mais qu'ils étaient incapables de s'accorder ? Au prix de quelques travaux dans notre appartement, afin d'installer un vrai couchage dans une petite pièce gagnée sur le salon, toute ambiguïté sur le caractère de ce ménage à trois, que certains auraient pu trouver suspect, fut écartée. Deux adolescents sans lien de famille et un père célibataire... Je crois pourtant que personne dans notre entourage, et certainement pas les parents de Clarice, n'y trouvait à redire.

La place de Clarice dans notre vie demeura singulière tout au long de ces années. Elle ne devint ni ma

sœur adoptive ni mon premier amour. Pourtant, elle se mua sous mes yeux en une jeune femme qui ne manquait ni d'atouts physiques ni de charme, et encore moins d'intelligence.

Depuis que je suis ici, une fois par semaine au moins nous nous donnons rendez-vous sur Skype pour de longues conversations, et la webcam me permet de mesurer à quel point elle *s'éclate* en Australie, comme elle dit. Elle a dû prendre quelques kilos – « La bière, m'assure-t-elle, on était cons de ne jamais y goûter à Paris » –, et ces nouvelles rondeurs lui vont bien. Tout comme cette expression de contentement qu'elle affiche à chaque fois que son visage apparaît sur l'écran de mon ordinateur portable. « Ça, c'est la baise, pas la bière, crois-moi », me répondit-elle quand je l'interrogeai pour la première fois sur les raisons de ce changement éclatant. Ma Clarice d'ordinaire si renfrognée, même si elle possédait l'art des râleurs joyeux, éternellement penchée sur un problème existentiel ou sur la vanité du monde, se trouvait bien dans sa peau, tout simplement. Sans se poser de questions. Ce qui me fascinait lors de nos rendez-vous par ordinateurs interposés, en dehors de l'étonnement que provoqua chez moi une métamorphose aussi radicale, était le fait

qu'elle prenait un plaisir évident à rejouer devant moi le film de ses expériences, à me faire le complice de ses découvertes. J'avoue que je me suis même demandé si Clarice ne pensait pas à moi, ou plutôt à la manière dont elle me raconterait son exploit, au moment où elle le vivait. Jouissait-elle plus fort en imaginant l'instant où elle pourrait partager avec moi ses moments les plus intimes ? Sa façon de se confier à moi, sans la moindre retenue, me le laissait penser, même si je ne pouvais pas non plus exclure la possibilité qu'elle prolongeait simplement nos conversations d'adolescents, sans se rendre compte que l'irruption de la sexualité dans sa vie apportait une nouvelle dimension à notre habitude de « tout nous dire ». Clarice avait toujours été directe et me taquinait souvent à cause de mon goût pour la litote. « Le fameux *understatement* – ça doit te rester de tes années à Londres », me disait-elle quand je ne voulais pas « cracher le morceau » et répondre à l'une de ses questions. Maintenant, son habitude inchangée de rester au plus près des faits donnait une coloration très crue à ses récits. J'avais droit à toutes sortes de détails sur l'anatomie de l'amant du moment, et Clarice ne voyait aucun mal à partager avec moi des observations d'une grande précision – taille, épaisseur, grain de la peau, circoncis

ou pas – et à me livrer ses réflexions sur le lien supposé entre l'intensité de sa jouissance et ces réalités biologiques. Clarice était devenue joueuse : elle n'aimait aucun de ces Australiens aux corps sculpturaux rencontrés à la plage, au pub ou, plus rarement, à l'université, mais elle ne voyait aucune raison de ne pas poursuivre la découverte de sa sexualité avec la même logique qu'elle avait toujours appliquée à tous ses autres loisirs jusque-là, que ce soit la natation, la lecture, ou les jeux vidéo.

Car Clarice était la constance incarnée. Elle n'aurait jamais raté un seul entraînement en piscine, sous aucun prétexte ; elle avait décrété que cela ne servirait à rien du tout autrement et elle me reprochait souvent ma mollesse. Pour la lecture, c'était la même chose : après *Thérèse Desqueyroux*, elle ne s'était pas contentée de poursuivre avec un ou deux autres romans de François Mauriac, non, elle avait fixé à cinq le nombre d'ouvrages d'un même auteur qu'il fallait étudier avant de pouvoir se faire une opinion sur son œuvre, et elle respecta cette règle pour beaucoup d'écrivains, avant de capituler devant des corpus aussi minces que ceux de Raymond Radiguet ou Vivant Denon, et d'admettre que des lectures plus vagabondes et moins systématiques étaient permises.

Elle n'était pas encore arrivée à ce stade de réflexion dans le domaine de l'exploration des corps. Il m'était impossible de savoir si elle prenait plus de plaisir à découvrir ceux des autres ou le sien, mais nul doute qu'elle avait décidé d'éviter toute monotonie dans ce qui était devenu son nouveau terrain de jeu.

Je n'avais pas la chance de Clarice. Pour moi, les joies de l'anatomie humaine se limitaient à de jolies planches en couleur dans mes livres de médecine. Je ne me doutais pas encore, pendant cette première année d'études, que l'on me forcerait à passer de la théorie à la pratique moi aussi – mais d'une tout autre manière. Tout commença par des maux de tête. D'abord ponctuels, ils devinrent vite réguliers, puis permanents. Aucun antidouleur classique, ni même les huiles essentielles de menthe poivrée et de lavande – mon père s'était converti corps et âme à la médecine douce et notre pharmacie débordait de petits flacons odorants – ne faisaient le moindre effet. Puis, un matin, des nausées et des vomissements firent leur apparition. C'est à ce moment-là que mon père appela notre médecin de famille qui, sans même passer par un spécialiste, fit intervenir un de ses amis à l'institut mutualiste Montsouris afin d'obtenir un rendez-vous

pour une IRM en urgence. Trois jours plus tard, entre deux crises de nausées, je me retrouvai allongé dans un tube blanc et froid, des boules Quiès dans les oreilles. En sortant de la station de RER et en longeant le parc Montsouris, juste avant le rendez-vous, je m'étais convaincu que je ferais mieux de profiter de ce magnifique jardin à l'anglaise plutôt que de me rendre à cet examen pénible et coûteux, arrangé dans l'affolement. Je voulus croire que j'étais tout simplement surmené, comme la plupart des étudiants en première année de médecine, et que la fin du stress lié au concours ferait aussi disparaître ces céphalées insupportables. À l'angle de la rue Deutsch de la Meurthe je faillis revenir sur mes pas et partir dans le parc, mais une nouvelle poussée de la douleur – située au niveau du front et tellement vive que je dus me précipiter sur la poubelle la plus proche et y vomir tout mon petit déjeuner – en décida autrement.

Contrairement à ce qu'il m'avait annoncé – « On enverra les résultats à votre généraliste » –, le radiologue m'attendait devant la cabine dans laquelle je m'étais rhabillé, et me demanda de le suivre dans son bureau.

« Je ne suis pas en mesure de vous préciser les choses sans avoir les résultats d'autres examens qu'il

faudra faire très vite, mais je dois vous dire que l'IRM nous a permis de détecter une masse, juste derrière votre front. C'est encore petit, mais il faut prendre ça très au sérieux. »

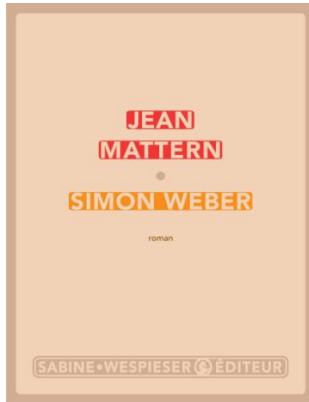
Il nota plusieurs noms et numéros de téléphone sur une feuille de papier, me répéta que c'était *sérieux*, qu'il fallait faire vite mais que rien n'était perdu, avant de me donner la feuille et de me raccompagner à la porte pour me dire au revoir, sans me regarder dans les yeux.

Au lieu de prendre mon RER à la station Cité universitaire en sortant de l'hôpital, au lieu de me dépêcher et d'appeler notre médecin de famille et tous ceux inscrits sur la liste du radiologue, je pris à gauche à l'entrée du parc, puis m'assis sur un banc un peu plus loin, près de l'aire de jeux. Ce « Rien n'est perdu » résonnait dans ma tête. J'étais incapable de penser à autre chose et je ressentais seulement une sorte d'engourdissement progressif de tous mes membres. J'eus un sursaut quand j'entendis : « Tout va bien ? » Je vis un jeune homme penché sur moi – je m'étais allongé entretemps – mais ne compris pas tout de suite sa question. J'étais seulement intrigué par son accent étranger. D'où pouvait-il bien venir ? Il me releva, s'assit à côté de moi et me répéta : « Vous devriez rentrer chez vous, vous n'avez

pas l'air très bien. Voulez-vous que j'appelle quelqu'un pour vous ? » Il avait la peau très blanche, de grandes boucles noires. Je lui tendis mon téléphone portable et lui dis : « Mon père, s'il vous plaît. » Il se débrouilla pour trouver *Pa* dans mon répertoire, et, une demi-heure plus tard, mon père me ramena en taxi chez nous, impasse Royer-Collard. Il ne posa aucune question pendant tout le trajet, répéta trois fois : « Tu vois, j'aurais dû t'accompagner », comme si cela avait pu changer les résultats de l'examen. Puis il écouta mes explications sans sourciller, me demanda la feuille que le médecin m'avait laissée et me dit : « On va te sortir de là. Je te le promets. »

Je me souviens si nettement de cette dernière phrase et de ce *on*. Maintenant, seul sur mon lit d'hôpital. Amir a promis de venir en fin de journée. Après la visite du médecin.

Nous avons eu besoin de sept rendez-vous auprès de quelques spécialistes et dans différents services de cancérologie pour déterminer la marche à suivre : pas d'opération, trop risquée et, à ce stade, pas indispensable. Pas de radiothérapie non plus, mais une chimiothérapie brève et très agressive, un protocole éclair



Cette édition numérique du livre
Simon Weber de Jean Mattern
a été réalisée le 14 mai 2012
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2012, pour la présente édition numérique*
www.swediteur.com

ISBN 9782848051260